

Elena Ferrante

Le nouveau nom L'amie prodigieuse II



folio

Elena Ferrante

Le nouveau nom

L'amie prodigieuse II

Jeunesse

Traduit de l'italien

par Elsa Damien

avec la collaboration de Christophe Mileschi

Gallimard

Titre original :
STORIA DEL NUOVO COGNOME
(L'AMICA GENIALE. VOLUME SECONDO)

© Edizioni e/o, 2012.
© Éditions Gallimard, 2016, pour la traduction française,
et 2021, pour la présente édition.

Elena Ferrante est l'auteur de plusieurs romans, tous parus aux Éditions Gallimard, parmi lesquels *L'amour harcelant*, *Les jours de mon abandon*, *Poupée volée* et *La vie mensongère des adultes*, ainsi que les quatre volumes de la « Saga prodigieuse » : *L'amie prodigieuse*, *Le nouveau nom*, *Celle qui fuit et celle qui reste* et *L'enfant perdue*. Les deux premiers tomes ont été adaptés en série télévisée par Saverio Costanzo. Elle a également publié un essai, *Frantumaglia*, et un recueil de chroniques écrites pour le *Guardian*, *Chroniques du hasard*, illustré par Andrea Ucini. *La plage dans la nuit*, illustré par Mara Cerri, a paru aux Éditions Gallimard Jeunesse.

INDEX DES PERSONNAGES
ET RAPPEL DES ÉVÉNEMENTS DU PREMIER TOME

LA FAMILLE CERULLO

(LA FAMILLE DU CORDONNIER):

Fernando Cerullo, cordonnier, père de Lila. Il a refusé que sa fille poursuive ses études après l'école primaire.

Nunzia Cerullo, mère de Lila. Proche de sa fille, elle n'a pas assez d'autorité pour la soutenir face à son père.

Raffaella Cerullo, dite Lina ou Lila. Elle est née en août 1944. Elle a soixante-six ans quand elle disparaît de Naples sans laisser de trace. Écolière brillante, elle écrit à dix ans un récit intitulé « La Fée bleue ». Elle abandonne l'école après son examen de fin de primaire et apprend le métier de cordonnière.

Rino Cerullo, frère aîné de Lila, cordonnier lui aussi. Grâce à Lila et à l'argent de Stefano Carracci, il monte la fabrique de chaussures Cerullo avec son père Fernando. Il se fiance avec la sœur de Stefano, Pinuccia Carracci. Le premier enfant de Lila porte son nom, Rino, justement.

Autres enfants.

LA FAMILLE GRECO

(LA FAMILLE DU PORTIER DE MAIRIE):

Elena Greco, dite Lenuccia ou Lenù. Née en août 1944, elle est l'auteure de la longue histoire que nous lisons. Elena commence à la rédiger lorsqu'elle apprend que son amie d'enfance, Lina Cerullo, qu'elle est seule à appeler Lila,

a disparu. Après l'école primaire, Elena poursuit ses études avec un succès croissant. Depuis la prime enfance elle est amoureuse de Nino Sarratore, mais elle cultive cet amour en secret.

Peppe, Gianni et Elisa, frères et sœur cadets d'Elena.

Le père, portier à la mairie.

La mère, femme au foyer. Sa démarche claudicante obsède Elena.

LA FAMILLE CARRACCI

(LA FAMILLE DE DON ACHILLE) :

Don Achille Carracci, l'ogre des contes, s'est enrichi grâce au marché noir et à l'usure. Il a été assassiné.

Maria Carracci, femme de Don Achille, mère de Stefano, Pinuccia et Alfonso. Elle travaille dans l'épicerie familiale.

Stefano Carracci, fils de feu Don Achille, mari de Lila. Il gère les biens accumulés par son père et il est propriétaire, avec sa sœur Pinuccia, son frère Alfonso et leur mère Maria, d'une épicerie très rentable.

Pinuccia, fille de Don Achille. Elle travaille dans l'épicerie familiale. Elle se fiance avec Rino, le frère de Lila.

Alfonso, fils de Don Achille. En cours, il s'assoit à côté d'Elena. C'est le petit ami de Marisa Sarratore.

LA FAMILLE PELUSO

(LA FAMILLE DU MENUISIER) :

Alfredo Peluso, menuisier. Communiste. Accusé d'avoir tué Don Achille, il a été condamné et il est en prison.

Giuseppina Peluso, femme d'Alfredo. Ouvrière à la manufacture de tabac, elle se consacre entièrement à ses enfants et à son mari détenu.

Pasquale Peluso, fils aîné d'Alfredo et Giuseppina, maçon et militant communiste. Il a été le premier à prendre conscience de la beauté de Lila et à lui déclarer son amour. Il hait les Solara. C'est le petit ami d'Ada Cappuccio.

Carmela Peluso, se fait appeler *Carmen*. Sœur de Pasquale, elle est d'abord vendeuse dans une mercerie avant d'être

embauchée par Lila dans la nouvelle épicerie de Stefano.
C'est la petite amie d'Enzo Scanno.

Autres enfants.

LA FAMILLE CAPPUCCIO

(LA FAMILLE DE LA VEUVE FOLLE) :

Melina, une parente de Nunzia Cerullo, veuve. Elle lave les escaliers d'immeubles dans le vieux quartier. Elle a été la maîtresse de Donato Sarratore, le père de Nino. Les Sarratore ont quitté le quartier précisément à cause de cette relation et Melina a presque perdu la raison.

Le mari de Melina déchargeait des cageots au marché aux fruits et légumes et il est mort dans des circonstances obscures.

Ada Cappuccio, fille de Melina. Petite, elle aidait sa mère à nettoyer les cages d'escaliers. Grâce à Lila, elle est embauchée comme vendeuse dans l'épicerie du vieux quartier. C'est la petite amie de Pasquale Peluso.

Antonio Cappuccio, son frère, mécanicien. C'est le petit ami d'Elena et il est très jaloux de Nino Sarratore.

Autres enfants.

LA FAMILLE SARRATORE

(LA FAMILLE DU CHEMINOT-POÈTE) :

Donato Sarratore, cheminot, poète et journaliste. Grand séducteur, il a été l'amant de Melina Cappuccio. Quand Elena passe des vacances à Ischia, elle est logée dans la maison où séjournent les Sarratore mais est obligée de quitter l'île précipitamment pour échapper aux avances de Donato Sarratore.

Lidia Sarratore, femme de Donato.

Nino Sarratore, le premier des cinq enfants de Donato et Lidia. Il hait son père. C'est un excellent élève.

Marisa Sarratore, sœur de Nino. Elle fait des études pour devenir secrétaire en entreprise, sans grand succès. C'est la petite amie d'Alfonso Carracci.

Pino, Clelia et Ciro Sarratore, les plus jeunes enfants de Donato et Lidia.

LA FAMILLE SCANNO

(LA FAMILLE DU VENDEUR DE FRUITS ET LÉGUMES) :

Nicola Scanno, vendeur de fruits et légumes.

Assunta Scanno, femme de Nicola.

Enzo Scanno, fils de Nicola et Assunta, vendeur de fruits et légumes lui aussi. Depuis l'enfance, Lila a de la sympathie pour lui. Leur relation est née quand, à l'occasion d'une compétition scolaire, Enzo a révélé un don insoupçonné pour les mathématiques. Enzo est le petit ami de Carmen Peluso.

Autres enfants.

LA FAMILLE SOLARA

(LA FAMILLE DU PROPRIÉTAIRE
DU BAR-PÂTISSERIE HOMONYME) :

Silvio Solara, patron du bar-pâtisserie, monarchiste et fasciste, camorriste lié aux trafics illégaux du quartier. Il a entravé la naissance de la fabrique de chaussures Cerullo.

Manuela Solara, femme de Silvio, usurière : dans le quartier, on craint beaucoup son petit carnet rouge.

Marcello et Michele Solara, fils de Silvio et Manuela. Vantards et arrogants, ils plaisent pourtant aux filles du quartier, sauf bien sûr à Lila. Marcello tombe amoureux de Lila mais elle le repousse. Michele, un peu plus jeune que Marcello, est plus froid, intelligent et violent. C'est le petit ami de Gigliola, la fille du pâtissier.

LA FAMILLE SPAGNUOLO

(LA FAMILLE DU PÂTISSIER) :

M. Spagnuolo, pâtissier au bar-pâtisserie Solara.

Rosa Spagnuolo, femme du pâtissier.

Gigliola Spagnuolo, fille du pâtissier, petite amie de Michele Solara.

Autres enfants.

LA FAMILLE AIROTA :

Airota père, professeur de littérature grecque.

Adele, sa femme.

Mariarosa Airola, leur fille aînée, qui enseigne l'histoire de l'art à Milan.

Pietro Airola, étudiant.

LES ENSEIGNANTS :

M. Ferraro, instituteur et bibliothécaire. Lorsqu'elles étaient petites, il a récompensé Lila et Elena pour leur assiduité de lectrices.

Mme Oliviero, institutrice. Elle a été la première à remarquer les capacités de Lila et Elena. À dix ans, Lila a écrit un récit intitulé « La Fée bleue ». Cette histoire a beaucoup plu à Elena qui l'a donnée à lire à Mme Oliviero. Mais l'institutrice, en colère parce que les parents de Lila avaient décidé de ne pas envoyer leur fille au collège, n'a jamais dit ce qu'elle pensait de ce récit. Elle a même cessé de s'occuper de Lila et s'est uniquement consacrée à la réussite d'Elena.

M. Gerace, enseignant au collège.

Mme Galiani, enseignante au lycée. C'est une professeure très cultivée et communiste. Elle est tout de suite frappée par l'intelligence d'Elena. Elle lui prête des livres et la protège lors de sa dispute avec le professeur de religion.

AUTRES PERSONNAGES :

Gino, le fils du pharmacien. C'est le premier petit ami d'Elena.

Nella Incardo, la cousine de Mme Oliviero. Elle habite Barano, à Ischia, où elle a accueilli Elena, lui permettant de passer des vacances à la mer.

Armando, étudiant en médecine, fils de Mme Galiani.

Nadia, étudiante, fille de Mme Galiani.

Bruno Soccavo, ami de Nino Sarratore et fils d'un riche industriel de San Giovanni a Teduccio.

Franco Mari, étudiant.

JEUNESSE

Au printemps 1966, Lila, dans un état de grande agitation, me confia une boîte en métal contenant huit cahiers. Elle me dit qu'elle ne pouvait plus les garder chez elle, elle craignait que son mari ne les lise. J'emportai la boîte sans faire de commentaires, tout juste quelques remarques ironiques sur la quantité de ficelle qu'elle avait utilisée pour la fermer. À cette époque nous étions en très mauvais termes, mais on aurait dit que j'étais la seule à le penser. Les rares fois où nous nous voyions elle ne manifestait nulle gêne, elle était affectueuse, pas une parole hostile ne lui échappait.

Quand elle me demanda de jurer que je n'ouvrierais la boîte sous aucun prétexte, je jurai. Mais dès que je fus dans le train je défis la ficelle, sortis les cahiers et commençai à lire. Ce n'était pas un journal intime, même si on y trouvait le récit détaillé de certains événements de sa vie à partir de la fin de l'école primaire. On aurait plutôt dit des exercices d'écriture, disciplinés, acharnés. Les descriptions abondaient : une branche d'arbre, les étangs, une pierre, une feuille aux nervures blanches, les casseroles qu'il y avait chez elle, les pièces de la

machine à café, le brasero, la lignite et le charbon de bois, une carte très détaillée de notre cour d'immeuble, le boulevard, le squelette de fer rouillé de l'autre côté des étangs, le jardin public et l'église, la coupe des arbres sur le talus de la voie ferrée, les nouveaux immeubles, la maison de ses parents, les outils que son père et son frère utilisaient pour réparer les chaussures, leurs gestes quand ils travaillaient, les couleurs, surtout, les couleurs que prenait toute chose aux divers moments de la journée. Mais il n'y avait pas que des pages de description. Des mots isolés apparaissaient aussi, en dialecte ou en italien, parfois entourés d'un cercle, sans commentaire. Et des exercices de traduction en latin et en grec. Et des passages entiers en anglais sur les boutiques du quartier, les marchandises, la charrette pleine de fruits et légumes qu'Enzo Scanno déplaçait de rue en rue tous les jours en tenant son âne par le licou. Et beaucoup de réflexions sur les livres qu'elle lisait, sur les films qu'elle voyait dans la salle paroissiale. Et nombre des idées qu'elle avait défendues dans ses discussions avec Pasquale, dans les conversations que nous avons, elle et moi. Bien sûr le propos était décousu, mais quoi que Lila saisisse dans son écriture, elle donnait à toute chose un tel relief que, même dans les pages écrites à onze ou douze ans, je ne trouvais pas une ligne qui me parût infantile.

En général ses phrases étaient d'une précision extrême, sa ponctuation très soignée, sa graphie élégante, telle que Mme Oliviero nous l'avait enseignée. Mais parfois, comme si une espèce de drogue avait envahi ses veines, Lila ne semblait plus pouvoir maintenir l'ordre qu'elle s'était imposé. Alors tout s'emballait, ses phrases prenaient un rythme

frénétique, la ponctuation disparaissait. D'ordinaire elle retrouvait sans tarder un rythme paisible et clair. Mais elle pouvait aussi s'interrompre brusquement et remplir le reste de la page de petits dessins d'arbres tordus, de montagnes arrondies et fumantes, de visages patibulaires. Je fus saisie par son sens de l'ordre comme par son désordre, et plus je la lus plus je sentis que j'avais été trompée. Que de travail derrière la lettre qu'elle m'avait envoyée à Ischia, il y avait des années de cela. Voilà pourquoi elle était aussi bien écrite. Je remis le tout dans la boîte en me promettant de ne plus céder à la curiosité.

Mais je ne tins pas longtemps : ses cahiers dégageaient la même force de séduction que Lila répandait autour d'elle depuis qu'elle était petite. Elle traitait le quartier, les membres de sa famille, les Solara, Stefano, tous les gens et toutes les choses avec une impitoyable précision. Et que dire de la liberté qu'elle prenait avec moi, avec ce que je disais, avec ce que je pensais, avec les personnes que j'aimais et même avec mon apparence physique. Elle avait fixé des moments qui pour elle avaient été décisifs, sans se préoccuper de rien ni de personne. Voilà, parfaitement retracé, le plaisir qu'elle avait éprouvé quand, à dix ans, elle avait écrit ce petit récit, « La Fée bleue ». Voilà, tout aussi net, son chagrin parce que notre institutrice, Mme Oliviero, n'avait pas daigné dire un mot de ce récit, l'avait même complètement ignoré. Voilà sa souffrance et sa colère parce que j'étais allée au collège sans me soucier d'elle, en l'abandonnant. Voilà l'enthousiasme avec lequel elle avait appris la cordonnerie, le sentiment de revanche qui l'avait poussée à dessiner de nouvelles chaussures, le

plaisir d'en réaliser une première paire avec son frère Rino. Voilà sa douleur, quand son père Fernando avait jugé que les chaussures n'étaient pas bien faites. Il y avait de tout, dans ces pages, mais surtout sa haine envers les frères Solara, la détermination féroce avec laquelle elle avait repoussé l'amour de l'aîné, Marcello, et le moment où elle avait décidé, à l'inverse, de se fiancer avec le doux Stefano Carracci, l'épicier, qui par amour avait voulu acheter la première paire de chaussures qu'elle avait réalisée, jurant qu'il la garderait toujours. Ah, cette belle période où, à quinze ans, elle s'était sentie une petite dame riche et élégante au bras de son fiancé qui, seulement parce qu'il l'aimait, avait investi des sommes importantes dans la fabrique de chaussures de son père et de son frère, les chaussures de marque Cerullo. Et toute la satisfaction qu'elle avait éprouvée : les chaussures qu'elle avait imaginées et qui étaient dans une large mesure devenues réalité, une maison dans le quartier neuf, un mariage à seize ans. Et les noces fastueuses qui avaient suivi, comme elle s'était sentie heureuse. Et puis Marcello Solara, en compagnie de son frère Michele, était apparu au beau milieu de la fête, portant aux pieds précisément les chaussures auxquelles son mari avait prétendu être tellement attaché. Son mari. Quel genre d'homme avait-elle épousé ? Maintenant que c'était fait, allait-il arracher son faux visage et révéler le vrai, horriblement réel ? Des interrogations, les faits sans fard de notre misère. Je consacrai beaucoup de temps à ces pages, des jours, des semaines. Je les étudiai, je finis par apprendre par cœur les extraits qui me plaisaient, ceux qui m'exaltaient, ceux qui m'hypnotisaient,

ceux qui m'humiliaient. Derrière leur naturel il y avait certainement un artifice, mais je ne sus découvrir lequel.

Enfin un soir de novembre, exaspérée, je sortis en emportant la boîte. Je n'en pouvais plus de sentir Lila derrière mon dos et en moi, même maintenant que j'étais très estimée, même maintenant que j'avais une vie en dehors de Naples. Je m'arrêtai sur le pont Solferino et regardai les lumières filtrées par un léger brouillard glacé. Je posai la boîte sur le parapet, je la poussai doucement, petit à petit, jusqu'à ce qu'elle tombe dans le fleuve, comme si c'était elle, Lila en personne, qui basculait dans le vide avec ses pensées, ses mots, la méchanceté avec laquelle elle rendait coup pour coup à tout le monde, sa manière de s'emparer de moi comme elle le faisait avec toute personne, ou chose, ou événement, ou savoir qui l'effleurait : les livres et les chaussures, la douceur et la violence, le mariage et la nuit de noces, le retour au quartier dans son nouveau rôle de Mme Raffaella Carracci.

2

Je n'arrivais pas à croire que Stefano, si gentil et si amoureux, ait pu offrir à Marcello Solara le travail de Lila enfant, le résultat de tous les efforts qu'elle avait mis dans les chaussures qu'elle avait créées.

J'oubliai Alfonso et Marisa qui discutaient entre eux, les yeux brillants, assis à la même table que

moi. Je ne fis plus attention aux éclats de rire ivres de ma mère. Tout s'estompa, la musique, la voix du chanteur, les couples qui dansaient, Antonio qui était sorti sur la terrasse étouffé par la jalousie et qui restait là, de l'autre côté de la porte vitrée, à fixer la ville violette et la mer. Même l'image de Nino, qui venait de quitter la salle tel un archange sans Annonciation, s'affaiblit. Maintenant je ne voyais plus que Lila qui parlait avec animation à l'oreille de Stefano, elle, terriblement pâle dans sa robe de mariée, lui, mal à l'aise, n'esquissant pas même un sourire, son visage en feu marqué d'une tache blanchâtre qui couvrait le front jusqu'aux yeux comme un masque de carnaval. Que se passait-il, qu'allait-il se passer ? De ses deux mains, mon amie tirait le bras de son mari vers elle. Elle y mettait toute sa force, et moi qui la connaissais par cœur je sentais que, si elle avait pu, elle lui aurait arraché ce bras du corps et aurait traversé la salle en le brandissant au-dessus de sa tête, un filet de sang tombant sur sa traîne, et elle s'en serait servie comme d'une massue ou d'une mâchoire d'âne pour fendre le crâne de Marcello d'un coup bien senti. Bien sûr qu'elle l'aurait fait, et à cette idée mon cœur battait avec fureur, ma gorge se desséchait. Puis elle aurait crevé les yeux de ces deux hommes, leur aurait arraché la chair du visage, les aurait dévorés. Et oui, oui, je sentais que je voulais, je désirais que cela se produise. Fin de l'amour et de cette fête insupportable, plus question d'étreintes dans un lit à Amalfi. Anéantir immédiatement toutes les choses et tous les gens de notre quartier, faire un carnage, nous enfuir Lila et moi, aller vivre loin d'ici, descendre ensemble dans un joyeux gâchis les marches de

l'abjection, seules, dans des villes inconnues. Cela me parut la juste conclusion de cette journée. Si rien ne pouvait nous sauver, ni l'argent, ni le corps d'un homme, ni même les études, autant tout détruire immédiatement. Sa rage envahit ma poitrine, une force qui était à la fois mienne et autre et qui me remplissait du plaisir de me perdre. J'eus envie que cette force se répande partout. Mais je me rendis compte que j'en avais aussi peur. Je n'ai compris que par la suite que si je sais être tranquillement malheureuse, c'est uniquement parce que je suis incapable de réactions violentes, je les crains et préfère rester immobile à couvrir ma rancoeur. Mais pas Lila. Quand elle quitta sa place, elle se leva avec une telle détermination qu'elle en fit trembler la table, les couverts sur les assiettes sales, renversa un verre. Tandis que Stefano, mécaniquement, se précipitait pour contenir la coulée de vin qui se dirigeait vers la robe de Mme Solara, elle sortit d'un pas vif par une petite porte, tirant sur sa robe chaque fois qu'elle se prenait quelque part.

J'eus l'idée de lui courir après, de lui serrer la main, de lui murmurer viens, on s'en va d'ici. Mais je ne fis pas un geste. C'est Stefano qui réagit : après un moment d'hésitation, il alla la rejoindre en se frayant un chemin parmi les couples qui dansaient.

Je regardai autour de moi. Tout le monde s'était aperçu que quelque chose avait contrarié la mariée. Mais Marcello continuait à bavarder d'un air complice avec Rino, comme s'il était normal qu'il ait ces chaussures aux pieds. Les toasts du commerçant en ferraille se poursuivaient, de plus en plus vulgaires. Les personnes qui se sentaient

au bas de la hiérarchie des tablées et des invités continuaient péniblement de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Bref, à part moi personne ne semblait se rendre compte que le mariage qui venait tout juste d'être célébré (et qui durerait sans doute jusqu'à la mort des conjoints, qui auraient de nombreux enfants et petits-enfants, connaîtraient joies et douleurs, noces d'argent et noces d'or), que ce mariage pour Lila, quoi que son mari puisse faire à ce moment-là pour tenter d'obtenir son pardon, était déjà bel et bien fini.

3

Sur le coup, je fus déçue par les événements. Je m'assis près d'Alfonso et Marisa, sans prêter attention à leur bavardage. J'attendis les signaux d'une révolte, mais il ne se passa rien. Comme toujours, suivre les pensées de Lila était difficile : je ne l'entendis pas crier, je ne l'entendis pas menacer. Stefano réapparut une demi-heure plus tard, très affable. Il s'était changé, la tache blanche sur son front et autour de ses yeux avait disparu. Il circula parmi parents et amis en attendant l'arrivée de sa femme et, quand celle-ci revint dans la salle, non plus en robe de mariée mais dans une tenue de voyage, un tailleur bleu pastel avec des boutons très clairs et un petit chapeau bleu, il la rejoignit aussitôt. Lila distribua aux enfants les dragées qu'elle puisait avec une cuillère en argent dans un récipient en cristal, puis elle passa parmi les tablées en donnant les bonbonnières, d'abord à sa famille, puis à

celle de Stefano. Elle ignore la famille Solara tout entière et même son frère Rino, qui lui demanda avec un petit sourire anxieux : tu ne m'aimes plus ? Sans lui répondre elle offrit une bonbonnière à Pinuccia. Son regard était absent, ses pommettes ressortaient plus qu'à l'ordinaire. Quand ce fut mon tour elle me tendit distraitemment, sans même un sourire complice, la petite corbeille en céramique remplie de dragées et enveloppée de tulle blanc.

Son impolitesse avait irrité les Solara, mais Stefano arrangea les choses en les prenant un par un dans ses bras, une expression paisible sur le visage, et en murmurant :

« Elle est fatiguée, il faut être compréhensif. »

Il embrassa aussi Rino sur les joues. Son beau-frère eut une moue mécontente et je l'entendis dire :

« C'est pas de la fatigue, Stef, cette fille est née tordue et je suis désolé pour toi ! »

Stefano répondit, sérieux :

« Ce qui est tordu, ça se redresse. »

Je le vis ensuite se précipiter derrière sa femme qui avait déjà atteint la porte, cependant que l'orchestre déversait des sons enivrés et que les invités se pressaient en nombre pour saluer une dernière fois les mariés.

Aucune rupture, donc : nous n'irions pas courir le monde ensemble. J'imaginai les époux, beaux et élégants, montant dans leur décapotable. Bientôt ils arriveraient sur la côte amalfitaine, dans un hôtel de luxe, et les offenses mortelles se mueraient en contrariétés faciles à effacer. Aucun revirement. Lila s'était définitivement détachée de moi et – cette idée me saisit tout à coup – la distance entre nous était de fait plus grande que je ne l'avais

supposé. Elle ne s'était pas *seulement* mariée, elle ne se contenterait pas de dormir tous les soirs avec un homme, histoire de se soumettre aux rites conjugaux. Il y avait quelque chose que je n'avais pas compris et qui, à ce moment-là, m'apparut comme une évidence. Lila, en se pliant au fait que je ne sais quel accord commercial avait été scellé entre son mari et Marcello pour tirer profit de son labeur de petite fille, avait reconnu qu'elle tenait à Stefano plus qu'à toute autre personne ou chose. Si elle s'était *déjà* rendue, si elle avait *déjà* digéré cet affront, son lien avec lui devait être vraiment fort. Elle l'aimait, elle l'aimait comme aiment les filles des romans-photos. Toute sa vie, elle lui sacrifierait ses qualités et lui ne se rendrait même pas compte de ce sacrifice, il vivrait parmi les trésors de sentiment, d'intelligence, d'imagination qui la caractérisaient sans savoir qu'en faire, il allait la gâcher. Moi, me dis-je, je suis incapable d'aimer quiconque ainsi, pas même Nino, je ne sais que passer mon temps dans les livres. Et, pendant une fraction de seconde, je me vis comme le bol cabossé dans lequel ma sœur Elisa avait donné à manger à un chaton jusqu'à ce que celui-ci disparaisse, après quoi le bol était resté sur le palier, vide et poussiéreux. C'est à ce moment que, saisie d'une forte angoisse, je me persuadai que j'étais allée trop loin. Je dois revenir en arrière, me dis-je, je dois faire comme Carmela, Ada, Gigliola, Lila elle-même. Accepter notre quartier, chasser l'orgueil, réprimer les prétentions, cesser d'humilier ceux qui m'aiment. Quand Alfonso et Marisa s'éclipsèrent pour arriver à l'heure à leur rendez-vous avec Nino, je fis un grand détour pour éviter ma mère et rejoignis mon petit ami sur la terrasse.

Ma robe était trop estivale, le soleil était parti, il commençait à faire froid. Dès qu'il me vit, Antonio alluma une cigarette et fit mine de regarder à nouveau la mer.

« Allons-nous-en, dis-je.

— Va-t'en donc avec le fils de Sarratore !

— C'est avec toi que je veux partir.

— T'es une menteuse.

— Pourquoi ?

— Parce que s'il voulait de toi, tu me planterais là sans même me dire au revoir. »

C'était vrai, mais j'étais fâchée qu'il puisse le dire aussi ouvertement, sans peser ses mots. Je si-flai :

« Si tu ne comprends pas que je reste ici au risque que d'un moment à l'autre ma mère fasse irruption et me gifle à cause de toi, alors ça signifie que tu ne penses qu'à toi et que tu te fiches de moi. »

Il entendit mon accent plus italien que napolitain, remarqua ma phrase longue, le subjonctif, et il perdit son calme. Il jeta sa cigarette, m'attrapa par le poignet avec une force qu'il maîtrisait de moins en moins et cria – un cri coincé dans sa gorge – qu'il était ici pour moi, rien que pour moi, que c'était moi qui lui avais demandé de rester toujours à mes côtés, à l'église et pendant la fête, moi, oui, et tu me l'as fait jurer, cria-t-il dans un râle, tu l'as dit, ne me laisse jamais seule, et alors je me suis fait faire un costume et maintenant j'ai plein de dettes avec Mme Solara, et pour te faire plaisir, pour faire comme tu m'avais dit de faire, j'ai même pas passé une minute avec ma mère et mes frères et sœurs : et qu'est-ce que j'y ai gagné, j'y ai gagné que tu m'as traité comme un pauvre con, t'as passé ton

temps à parler au fils du poète et tu m'as humilié devant tous mes amis, tu m'as fait passer pour une merde parce que pour toi je suis un moins que rien, parce que t'es très instruite et pas moi, parce que moi je comprends pas les trucs que tu dis, et c'est vrai, c'est bien vrai que je les comprends pas, mais nom de Dieu, Lenù, regarde-moi, regarde-moi dans les yeux : tu t'imagines que tu peux me mener à la baguette, tu crois que je suis pas capable de dire « ça suffit » mais alors là tu te trompes, tu sais tout mais tu sais pas que si maintenant tu sors avec moi par cette porte et je te dis « d'accord, on y va » mais qu'après je découvre que tu fréquentes, au lycée ou ailleurs, n'importe où, cette enflure de Nino Sartatore, moi j'te tue, Lenù, j'te tue, alors réfléchis bien – conclut-il désespéré – et quitte-moi tout de suite, c'est mieux pour toi, et il me regardait, les yeux rouges et exorbités, et prononçait ces mots en ouvrant grand la bouche, me les criait sans crier, ses narines très noires dilatées et sur son visage une telle souffrance que je me disais « peut-être qu'il va se faire mal » – parce que des phrases ainsi criées dans la gorge et la poitrine sans pouvoir exploser dans l'air sont comme des morceaux de fer coupants qui le blessent aux poumons et au pharynx.

Confusément, j'avais besoin d'être ainsi agressée. Cet étaiu autour de mon poignet, la peur qu'Antonio ne me frappe et ce torrent de phrases douloureuses finirent par me consoler, j'eus l'impression que lui, au moins, tenait beaucoup à moi.

« Tu me fais mal », murmurai-je.

Il relâcha lentement sa prise mais resta là, bouche bée, à me fixer. Lui donner du poids et de l'autorité, m'ancrer à lui – la peau de mon poignet devenait violacée.

« Qu'est-ce que tu décides ? me demanda-t-il.

— Je veux rester avec toi », répondis-je, mais d'un ton grognon.

Il ferma la bouche, ses yeux se remplirent de larmes, il se tourna vers la mer pour avoir le temps de les refouler.

Peu après, nous étions dans la rue. Nous n'attendîmes pas Pasquale, Enzo, les filles, nous ne dûmes au revoir à personne. Ce qui importait surtout, c'était que ma mère ne nous voie pas, et nous nous éclipsâmes à pied ; à présent il faisait noir. Nous marchâmes un moment l'un près de l'autre sans nous toucher puis Antonio, d'un geste hésitant, passa un bras autour de mes épaules. Il voulait me faire comprendre qu'il attendait mon pardon, comme si c'était lui le coupable. Parce qu'il m'aimait, il avait décidé de considérer les heures que j'avais passées sous ses yeux avec Nino, séduisante et séduite, comme une hallucination.

« Je t'ai fait un bleu ? » demanda-t-il en essayant de me prendre le poignet.

Je ne répondis rien. Il me serra l'épaule de sa main large et j'eus un geste d'agacement qui lui fit aussitôt lâcher prise. Il attendit, j'attendis. Quand il tenta à nouveau de me lancer ce signal de reddition, je passai un bras autour de sa taille.

4

Nous nous embrassâmes sans cesse, derrière un arbre, sous la porte cochère d'un immeuble, dans des ruelles obscures. Puis nous prîmes un bus,

encore un autre, et arrivâmes à la gare. Nous allâmes à pied jusqu'aux étangs, tout en échangeant des baisers sur la route peu fréquentée qui longeait la voie ferrée.

J'avais chaud malgré ma robe légère et le froid de la soirée qui cinglait ma peau brûlante de brusques frissons. De temps à autre Antonio se collait à moi dans l'ombre et m'enlaçait avec une telle fougue qu'il me faisait mal. Ses lèvres étaient ardentes, la chaleur de sa bouche embrasait mes pensées et mon imagination. Peut-être que Lila et Stefano, me disais-je, sont déjà à l'hôtel. Peut-être sont-ils en train de dîner. Peut-être se sont-ils préparés pour la nuit. Ah, dormir enlacée à un homme et ne plus avoir froid. Je sentais la langue d'Antonio s'agiter dans ma bouche et, tandis qu'il pressait mes seins à travers l'étoffe de ma robe, j'effleurais son sexe en passant par une poche de son pantalon.

Le ciel noir était émaillé de petites brumes d'étoiles. L'odeur de mousse et de terre putride des étangs commençait à laisser place aux senteurs douceâtres du printemps. L'herbe était mouillée, l'eau était agitée de brusques hoquets, comme si une grenouille, un gland, une pierre y tombait. Nous parcourûmes un sentier que nous connaissions bien, il menait à un groupe d'arbres secs au tronc fin et aux branches tristes et cassées. À quelques mètres de là se dressait l'ancienne usine de conserves, un édifice au toit défoncé, fait de poutres métalliques et de tôle. Je sentis en moi une urgence de plaisir, quelque chose qui me tirait de l'intérieur comme une bande de velours bien tendue. Je voulais que le désir trouve une satisfaction aussi violente que possible, capable de faire voler en éclats toute cette journée. Je le sentais froter,

caresser et piquer agréablement au fond de mon ventre, plus fort que les fois précédentes. Antonio, pressant, me disait des mots d'amour en dialecte, il me les disait dans la bouche et le cou. Je me taisais, je me taisais toujours pendant nos rendez-vous, me contentant de soupirer.

« Dis-moi que tu m'aimes, supplia-t-il à un moment donné.

— Oui.

— Dis-le-moi.

— Oui. »

Je n'ajoutai rien. Je l'embrassai, le serrai contre moi de toutes mes forces. J'aurais voulu qu'il me caresse et m'embrasse sur chaque millimètre de mon corps, j'éprouvais le besoin d'être écrasée, mordue, je voulais en avoir le souffle coupé. Il m'écarta un peu de lui et glissa une main dans mon soutien-gorge tout en continuant à m'embrasser. Mais cela ne me suffisait pas, ce soir-là c'était trop peu. Tous les contacts que nous avons eus jusqu'à ce jour – contacts qu'il m'avait imposés avec prudence et que j'avais acceptés avec tout autant de prudence – me semblaient maintenant insuffisants, agaçants, trop rapides. Cependant je ne savais comment lui dire que j'en voulais davantage, je n'avais pas les mots. À chacun de nos rendez-vous secrets, nous célébrions un rite muet, étape après étape. Il me caressait les seins, soulevait ma jupe, me touchait entre les jambes, et en même temps, comme un signal, pressait contre moi cet amalgame de peau délicate, cartilages, veines et sang, tout secoué de convulsions, qui vibrait sous son pantalon. Mais cette fois-ci je tardai à sortir son sexe, je savais que dès que je le ferais, il m'oublierait et cesserait de me toucher.

Seins, hanches, fesses, pubis, rien ne retiendrait plus son attention, il ne se concentrerait plus que sur ma main, il la serrerait même aussitôt dans la sienne pour m'encourager à la bouger au bon rythme. Puis il sortirait son mouchoir et le tiendrait prêt pour le moment où s'échapperaient de sa bouche un léger râle, et, de son pénis, son dangereux liquide. Alors il s'écarterait, un peu hébété et peut-être honteux, et nous rentrerions à la maison. Toujours le même épilogue, que j'avais maintenant hâte de changer, même si cela demeurerait confus : je me moquais de tomber enceinte sans être mariée, je me moquais du péché, des surveillants divins nichés dans le cosmos au-dessus de nous, de l'Esprit-Saint ou de ses avatars, Antonio le sentit et il en fut déboussolé. Pendant qu'il m'embrassait, de plus en plus fébrile, il tenta à plusieurs reprises de diriger ma main, mais je résistai et poussai mon pubis contre ses doigts qui me touchaient, je poussai fort et à plusieurs reprises, avec de longs soupirs. Alors il retira sa main et tenta de déboutonner son pantalon.

« Attends ! » dis-je.

Je l'entraînai vers le squelette de la vieille usine de boîtes de conserve. Là il faisait plus sombre, c'était plus abrité, mais aussi plein de rats, j'entendis leur frôlement prudent, leur course. Mon cœur se mit à battre la chamade, j'avais peur de cet endroit, de moi-même, du besoin fou qui m'avait saisie de purger ma voix et mes manières de ce sentiment d'être une étrangère que j'avais découvert en moi quelques heures auparavant. Je voulais m'enfoncer à nouveau dans le quartier, redevenir celle que j'avais été. Je voulais balancer mes études, mes cahiers pleins d'exercices. Et m'exercer pour

quoi, d'ailleurs ? Ce que je pouvais devenir loin de l'ombre de Lila ne comptait pour rien. Qu'étais-je comparée à elle dans sa robe de mariée, à elle dans sa décapotable, avec son petit chapeau bleu et son tailleur pastel ? Qu'étais-je ici avec Antonio, en cachette, au milieu de la ferraille rouillée, du frôlement des rats, jupe soulevée sur les hanches, culotte baissée, fébrile, et anxieuse, et coupable, tandis qu'elle se donnait, nue, dans un détachement languide, entre les draps de lin d'un hôtel avec vue sur la mer, et laissait Stefano la violer, entrer en elle jusqu'au fond, lui donner sa graine, l'engrosser légitimement et sans crainte ? Qu'étais-je tandis qu'Antonio se débattait avec son pantalon, installait entre mes jambes, en contact avec mon sexe nu, sa grosse chair d'homme, et me serrait les fesses en se frottant contre moi, en bougeant d'avant en arrière, haletant ? Je ne le savais pas. Je savais juste que je n'étais pas celle que je voulais être à ce moment-là. Ce n'était pas assez, ces frottements. Je voulais être pénétrée, je voulais dire à Lila à son retour : moi non plus je ne suis plus vierge, ce que tu fais je le fais aussi, tu n'arriveras pas à me semer. Alors j'enserrai le cou d'Antonio et l'embrassai, je me haussai sur la pointe des pieds et me mis à chercher son sexe avec le mien, à chercher sans dire un mot, à tâtons. Il s'en rendit compte et m'aida de la main, je sentis qu'il entra un peu et sursautai de curiosité et de peur. Mais je sentis aussi tous les efforts qu'il faisait pour arrêter, pour s'empêcher de pousser avec toute la violence qu'il avait couvée pendant l'après-midi et qu'il couvait sans doute encore. Il va renoncer, compris-je, et je me serrai contre lui pour le persuader de continuer. Mais

dans un long soupir Antonio m'éloigna de lui et dit en dialecte :

« Non, Lenù, moi je veux le faire comme on le fait avec sa femme, pas comme ça. »

Il attrapa ma main droite, la posa sur son sexe avec une sorte de sanglot réprimé et je me résignai à le masturber.

Plus tard, en quittant la zone des étangs, il m'expliqua, mal à l'aise, qu'il me respectait et ne voulait pas me faire faire quelque chose que je regretterais ensuite, pas à cet endroit-là, pas de cette manière sale et sans égards. Il parla comme si c'était lui qui était allé trop loin, et peut-être croyait-il vraiment que cela s'était passé ainsi. Je me tus pendant tout le trajet, je lui dis au revoir avec soulagement. Quand je frappai à la porte de chez moi, c'est ma mère qui m'ouvrit : et, mes frères essayant en vain de la retenir, c'est sans hurler, sans même esquisser un reproche, qu'elle se mit à me gifler. Mes lunettes volèrent et je lui criai aussitôt, avec une joie mauvaise, sans la moindre trace de dialecte :

« Tu vois ce que tu as fait ? Tu as cassé mes lunettes, et maintenant à cause de toi je ne pourrai plus étudier, je n'irai plus au lycée. »

Ma mère se figea, même la main avec laquelle elle m'avait frappée resta suspendue dans les airs comme la lame d'une hachette. Elisa, ma petite sœur, ramassa les lunettes et dit doucement :

« Tiens, Lenù, elles sont pas cassées. »

Je me sentis tellement épuisée que, même si j'essayais de me reposer le plus possible, cela ne passait pas. Pour la première fois je fis l'école buissonnière. Je m'absentai, je crois, une quinzaine de jours, sans expliquer à personne, même pas à Antonio, que je n'en pouvais plus des études, que je voulais arrêter. Je sortais à l'heure habituelle, je me promenais à pied toute la matinée à travers la ville. J'ai beaucoup appris sur Naples, pendant cette période. Je fouillais dans les étalages des bouquinistes de Port'Alba, j'assimilais sans le vouloir des titres, des noms d'auteurs, puis je continuais vers Toledo et la mer. Ou bien je montais au Vomero par la Via Salvator Rosa, j'arrivais à San Martino, je redescendais par le Petraio. Ou bien j'explorais la Doganella, je rejoignais le cimetière, j'errais dans les allées silencieuses, je lisais le nom des morts. Parfois des jeunes gens désœuvrés, de vieux marginaux et même des hommes mûrs à l'allure distinguée me poursuivaient de leurs propositions obscènes. Je pressais le pas en baissant les yeux et fuyais, sentant le danger, mais je ne renonçais pas. Au contraire, plus je séchais les cours au profit de ces longues matinées de vagabondage, plus l'accroc s'élargissait dans le filet des obligations scolaires qui m'emprisonnait depuis mes six ans. À l'heure habituelle je rentrais à la maison et nul ne soupçonnait que moi, l'élève modèle, je n'étais pas allée à l'école. Je passais l'après-midi à lire des romans, puis je courais aux étangs retrouver Antonio qui était tout heureux de ma disponibilité. Il aurait voulu me demander si

j'avais revu le fils Sarratore. Je lisais cette question dans son regard, mais il n'osait me la poser : il craignait une dispute, il redoutait que je ne me fâche et ne le prive de ses quelques minutes de plaisir. Il me serrait fort contre son corps pour s'assurer que j'étais consentante et pour chasser tous ses doutes. Dans ces moments, il excluait que je puisse lui faire l'affront de fréquenter aussi cet autre-là.

Il se trompait : en réalité, même si je me sentais coupable, je ne faisais que penser à Nino. Je désirais le voir, lui parler, mais en même temps j'en avais peur. Je craignais qu'il ne m'humilie de toute sa supériorité. Je craignais que d'une manière ou d'une autre il ne revienne sur les raisons pour lesquelles l'article sur ma dispute avec le professeur de religion n'avait pas été publié. Je craignais qu'il ne me rapporte les jugements cruels de la rédaction. Je ne l'aurais pas supporté. Que j'erre à travers la ville ou que je sois dans mon lit le soir, quand le sommeil ne venait pas et que je sentais très clairement mon infériorité, je préférais croire que mon texte avait été jeté à la poubelle simplement parce qu'il n'y avait pas de place dans la revue. Atténuer les choses, les laisser s'effacer. Mais c'était difficile. Je n'avais pas été à la hauteur du talent de Nino, donc je ne pouvais rester à ses côtés, lui demander de m'écouter, lui faire part de mes pensées. Mais quelles pensées, d'abord ? Je n'en avais aucune. Mieux valait m'exclure de moi-même. Ça suffisait, les livres, les notes et les félicitations. J'espérais tout oublier peu à peu : les notions qui me remplissaient la tête, les langues vivantes et mortes, l'italien lui-même qui désormais me venait aux lèvres même quand je parlais à mes frères et sœur. Si j'ai emprunté ce chemin, c'est la faute de Lila, me

disais-je, je dois l'oublier elle aussi : Lila a toujours su ce qu'elle voulait et l'a toujours obtenu ; moi je ne veux rien, je suis faite de rien. J'espérais me réveiller sans désirs le lendemain matin. Une fois vide, prévoyais-je, l'affection d'Antonio et mon affection pour lui me suffiront.

Puis un jour, en rentrant chez moi, je croisai Pinuccia, la sœur de Stefano. Elle m'apprit que Lila était rentrée de son voyage de noces et avait organisé un grand repas pour fêter les fiançailles de sa belle-sœur et de son frère.

« Rino et toi vous vous êtes fiancés ? demandai-je, feignant la surprise.

— Oui », répondit-elle rayonnante, et elle me montra la bague qu'il lui avait offerte.

Pendant que Pinuccia parlait, je me rappelle que j'avais une seule idée en tête, complètement déplacée : Lila a organisé une fête dans sa nouvelle maison et elle ne m'a pas invitée, mais c'est mieux comme ça, je suis contente, j'en ai assez de me comparer à elle, je ne veux plus la voir. J'attendis que Pinuccia ait fini de m'exposer tous les détails de ses fiançailles pour prendre prudemment des nouvelles de mon amie. Pinuccia esquissa un sourire perfide et répondit par une formule dialectale : *elle commence à apprendre*. Je ne lui demandai pas quoi. Une fois rentrée chez moi, je dormis tout l'après-midi.

Le lendemain, comme d'habitude, je sortis à sept heures du matin pour aller au lycée, ou plutôt pour faire semblant d'aller au lycée. Je venais de traverser le boulevard quand je vis Lila jaillir de la décapotable et entrer dans notre cour d'immeuble, sans même se retourner pour dire au revoir à Stefano qui était au volant. Elle était habillée avec soin, elle

portait de grandes lunettes noires malgré l'absence de soleil. Je fus frappée par son foulard en voile bleu : elle l'avait noué de telle façon qu'il lui couvrait même les lèvres. Je pensai avec aigreur que c'était là son nouveau style, elle ne jouait plus à Jacqueline Kennedy mais plutôt à la femme ténébreuse – lorsque nous étions petites, nous avions imaginé devenir comme ça. Je continuai tout droit sans l'appeler.

Pourtant, après quelques pas je revins en arrière, mais sans intention précise, seulement parce que je ne pus m'en empêcher. Mon cœur battait fort, mes sentiments étaient confus. Peut-être voulais-je lui demander de me dire en face que notre amitié était finie. Peut-être voulais-je lui crier que j'avais décidé d'arrêter mes études et de me marier moi aussi, d'aller vivre chez Antonio avec sa mère et ses frères et sœurs, de laver les escaliers comme Melina la folle. Je traversai rapidement la cour et la vis entrer dans le hall d'immeuble où habitait sa belle-mère. Je montai les marches, les mêmes que nous avions montées ensemble, enfants, lorsque nous étions allées demander à Don Achille de nous rendre nos poupées. Je l'appelai, elle se retourna.

« Tu es rentrée, dis-je.

— Oui.

— Et pourquoi tu n'es pas venue me chercher ?

— Je ne voulais pas que tu me voies.

— Les autres peuvent te voir et pas moi ?

— Les autres ça compte pas, toi si. »

Je l'observai, hésitante. Qu'est-ce que je ne devais pas voir ? Je gravis les marches qui nous séparaient, écartai délicatement son foulard, soulevai ses lunettes.

Et je le fais de nouveau en ce moment, dans mon imagination, alors que je m'apprête à raconter son voyage de noces non seulement tel qu'elle me le décrivit là sur le palier, mais aussi comme je le lus dans ses cahiers. J'avais été injuste avec elle, j'avais voulu croire qu'elle avait facilement capitulé afin de pouvoir la rabaisser comme moi-même je m'étais sentie rabaissée lorsque Nino avait quitté la fête, j'avais voulu la diminuer pour moins souffrir de la perdre. Or la revoilà : une fois la réception terminée, enfermée dans la décapotable, avec son petit chapeau bleu, son tailleur pastel. Ses yeux brûlaient de rage, et dès que la voiture démarra elle accabla Stefano des mots et phrases les plus intolérables que l'on puisse adresser à un homme de notre quartier.

Comme à son habitude, il encaissa les insultes avec un léger sourire et sans mot dire, et à la fin elle se tut. Mais le silence fut de courte durée. Lila revint à la charge calmement, elle avait juste le souffle un peu court. Elle lui dit qu'elle ne resterait pas une minute de plus dans cette voiture, que respirer le même air que lui l'écœurerait, qu'elle voulait descendre tout de suite. Stefano lut en effet l'écœurement sur son visage, toutefois il continua à conduire sans rien dire, au point qu'elle recommença à hausser la voix pour l'obliger à s'arrêter. Alors il se gara, mais quand Lila tenta pour de bon d'ouvrir la portière il la saisit fermement par le bras.

« Maintenant tu m'écoutes, dit-il doucement, il y a de bonnes raisons à ce qui s'est passé. »

Alors il lui expliqua posément ce qui s'était produit. Pour éviter que la fabrique de chaussures ne ferme avant même d'avoir vraiment ouvert ses portes, il avait été contraint de s'associer avec Silvio Solara et fils, les seuls capables d'assurer non seulement le placement des chaussures dans les meilleurs magasins de la ville, mais aussi l'ouverture, avant l'automne, d'une boutique sur la Piazza dei Martiri qui vendrait exclusivement des chaussures Cerullo.

« Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre, de tes contraintes ? l'interrompt Lila tout en essayant de se dégager. »

— Mes contraintes sont aussi les tiennes, tu es ma femme.

— Moi ? Moi je ne suis plus rien pour toi, et tu n'es plus rien pour moi non plus. Lâche mon bras. »

Stefano le lâcha.

« Et ton père et ton frère non plus, ils ne sont rien ? »

— Quand tu parles d'eux, rince-toi la bouche, tu n'es même pas digne de les nommer. »

Or Stefano les nomma. Il expliqua que l'accord avec Silvio Solara avait été voulu par Fernando lui-même. Il expliqua que l'obstacle majeur avait été Marcello, furieux contre Lila, contre toute la famille Cerullo et surtout contre Pasquale, Antonio et Enzo qui avaient réduit sa voiture en pièces et l'avaient passé à tabac. Il expliqua que c'était Rino qui avait réussi à le calmer, qu'il avait dû faire preuve de beaucoup de patience, et que, bref, quand Marcello avait fini par dire : alors je veux les

chaussures que Lila a fabriquées, Rino lui avait répondu d'accord, prends les chaussures.

Ce fut un moment très dur, Lila sentit quelque chose lui transpercer la poitrine. Mais elle cria quand même :

« Et toi, qu'est-ce que t'as fait ? »

Stefano se sentit un peu gêné.

« Qu'est-ce que tu voulais qu'je fasse ? Me disputer avec ton frère, ruiner ta famille, laisser éclater une guerre contre tes amis, perdre tout l'argent que j'ai investi ? »

Pour Lila, chacune de ces paroles, par son ton et son contenu, sonna comme l'aveu hypocrite d'une faute. Elle ne le laissa même pas finir et se mit à lui frapper l'épaule de ses poings en hurlant :

« Alors toi aussi tu lui as dit d'accord, t'es allé chercher les chaussures et tu les lui as données. »

Stefano la laissa faire et c'est seulement quand elle tenta à nouveau d'ouvrir la portière pour s'enfuir qu'il lui dit froidement : calme-toi. Lila se retourna d'un bond : se calmer alors qu'il avait rejeté la faute sur son père et son frère, se calmer alors que tous trois l'avaient traitée comme un torchon pour laver par terre, comme une serpillière ? J'ai pas envie de me calmer, connard, hurla-t-elle, ramène-moi tout de suite chez moi, ce que tu viens de dire il faut que tu le répètes devant ces deux autres hommes de merde. C'est seulement quand elle prononça cette expression en dialecte, *ces deux autres hommes de merde*, qu'elle se rendit compte qu'elle avait fait tomber la barrière des tons compassés de son mari. Un instant après, Stefano la frappa de sa grosse main en plein visage, une gifle très violente qui sembla à Lila l'explosion d'une vérité. Elle sursauta sous le coup de la surprise et

de la douleur brûlante. Elle le regarda, incrédule, tandis qu'il redémarrait et disait d'une voix qui pour la première fois depuis qu'il avait commencé à lui faire la cour n'était plus paisible, et même tremblait :

« Tu vois ce que tu me forces à faire ? Tu te rends compte que t'exagères ?

— On s'est trompés sur toute la ligne », murmura-t-elle.

Mais Stefano nia avec force, comme s'il ne voulait pas même prendre en considération cette possibilité, et il lui fit un long discours, à la fois menaçant, didactique et pathétique. En gros, il lui dit ceci :

« Non, on s'est pas du tout trompés, Lina, on doit seulement s'expliquer sur quelques trucs. Tu ne t'appelles plus Cerullo. Maintenant tu es Mme Carracci et tu dois faire ce que je te dis. Je sais, t'as pas les pieds sur terre, tu sais pas ce que c'est que le commerce, tu crois que mon argent pousse sur les arbres. Mais c'est pas comme ça. Mon argent il faut que je le gagne tous les jours et que je le mette là où il rapporte. Tu as dessiné les chaussures, ton père et ton frère sont de bons travailleurs, mais tous trois ensemble vous n'êtes pas capables de faire de l'argent. Les Solara si, et alors – et là, écoute-moi bien – j'en ai rien à foutre si t'aimes pas ces gens. Moi aussi il me dégoûte, Marcello, et quand son regard t'effleure, quand je pense aux trucs qu'il a racontés sur toi, j'ai envie de lui planter un couteau dans le ventre. Mais si j'ai besoin de lui pour gagner de l'argent, alors il devient mon meilleur copain. Et tu sais pourquoi ? Parce que si je gagne pas d'argent, cette voiture on l'a plus, cette robe je peux plus te l'acheter, après on perd la maison avec tout

ce qu'il y a dedans et pour finir, tu peux plus faire ta bourgeoise et nos enfants grandiront comme des enfants de miséreux. Donc t'as pas intérêt à répéter ce que tu m'as dit ce soir, autrement ta jolie figure, j'en fais un tel massacre que tu pourras plus sortir de chez toi. On s'est compris ? Réponds ! »

Lila fit ses yeux en forme de fentes. Sa joue était devenue violacée, mais autrement elle était très pâle. Elle ne répondit rien.

7

Ils arrivèrent à Amalfi dans la soirée. Aucun des deux n'était jamais descendu dans un hôtel, ils se comportèrent avec beaucoup de maladresse. Stefano surtout fut intimidé par le ton vaguement ironique du réceptionniste, sans le vouloir il adopta l'attitude d'un subordonné. Quand il s'en rendit compte, il chercha à dissimuler sa gêne sous des manières brusques, ses oreilles s'enflammèrent à la simple demande de ses papiers d'identité. Sur ce le porteur apparut, un homme d'une cinquantaine d'années à la moustache très fine, mais Stefano le repoussa comme si c'était un voleur ; puis il changea d'avis et, d'un air méprisant, lui tendit un large pourboire mais sans accepter ses services. Il porta lui-même leurs valises dans les escaliers, suivi de Lila qui – me raconta-t-elle – eut pour la première fois l'impression, marche après marche, d'avoir perdu en route le jeune homme épousé le matin et de se trouver en compagnie d'un inconnu. Stefano était-il vraiment aussi large, ses

jambes courtes et épaisses, ses bras longs, les articulations de ses doigts toutes blanches ? La fureur qui l'avait dévastée pendant le voyage laissa place à l'anxiété.

Une fois dans la chambre, Stefano s'efforça de redevenir affectueux, mais il était fatigué et encore nerveux à cause de la gifle qu'il avait dû lui assener. Il prit un ton artificiel. Il fit l'éloge de leur chambre, très spacieuse, ouvrit la fenêtre, sortit sur le balcon, lui dit viens, respire un peu cet air parfumé, regarde comme la mer scintille. Mais elle cherchait un moyen de se dégager de ce piège et fit distraitemment signe que non, elle avait froid. Stefano referma aussitôt la porte-fenêtre, lança que s'ils voulaient se promener un peu et manger dehors, il valait mieux qu'ils passent des vêtements plus chauds, et ajouta « tiens, au cas où, prends-moi un gilet », comme s'ils vivaient ensemble depuis des années et qu'elle savait fouiller avec compétence dans ses valises, y dénicher un gilet pour lui, exactement comme elle trouverait un tee-shirt pour elle-même. Lila eut l'air de consentir mais de fait n'ouvrit pas les valises, ne prit ni pull ni gilet. Elle sortit aussitôt dans le couloir, elle ne voulait pas rester une minute de plus dans cette chambre. Il la suivit en ronchonnant : moi je peux rester comme ça mais je m'inquiète pour toi, tu vas t'enrhumer.

Ils déambulèrent dans Amalfi, jusqu'à la cathédrale, tout en haut des marches, puis redescendirent jusqu'à la fontaine. À présent Stefano s'efforçait de l'amuser, mais être amusant n'avait jamais été son fort, il était meilleur dans le registre pathétique ou bien dans les phrases sentencieuses de l'homme fait qui sait ce qu'il veut. Lila ne

répondit presque jamais et, à la fin, son mari se contenta de lui montrer ceci ou cela en s'exclamant : regarde. Mais elle qui, autrefois, aurait accordé de l'importance à la moindre pierre, maintenant ne s'intéressait ni à la beauté des ruelles, ni aux parfums des jardins, ni à l'art et à l'histoire d'Amalfi, ni – surtout – à la voix fastidieuse de cet homme qui ne cessait de répéter : c'est beau, hein ?

Bientôt Lila se mit à trembler, mais pas parce qu'il faisait particulièrement froid, c'était nerveux. Il s'en aperçut et lui proposa de rentrer à l'hôtel, il osa même une phrase du genre : comme ça on s'embrassera et on se tiendra chaud. Mais elle voulut se promener encore et encore jusqu'à ce que, vaincue par la fatigue, elle entre sans le consulter dans un restaurant, même si elle n'avait pas faim du tout. Stefano la suivit patiemment.

Ils commandèrent un peu de tout, ne mangèrent presque rien, burent beaucoup de vin. À un moment donné, ne pouvant plus se retenir, il lui demanda si elle était encore en colère. Lila fit signe que non, et c'était vrai. À cette question, elle s'était étonnée elle-même de ne pas trouver en elle la moindre rancœur envers les Solara, envers son père et son frère, envers Stefano. Tout avait brusquement changé dans sa tête. Soudain l'histoire des chaussures ne lui importait plus du tout, elle ne comprenait même plus pourquoi elle avait autant pris la mouche en les voyant aux pieds de Marcello. En revanche, ce qui l'effrayait et la faisait souffrir à présent, c'était la grosse alliance qui brillait à son annulaire. Incrédule, elle repassa les événements de la journée : l'église, la cérémonie religieuse, la fête. Qu'est-ce que j'ai fait, se demanda-t-elle étourdie par le vin, et qu'est donc

ce petit cercle d'or, ce zéro scintillant dans lequel j'ai glissé mon doigt ? Stefano aussi en avait un, il brillait parmi ses poils très noirs, entre ses doigts velus, comme on disait dans les livres. Elle se souvint de lui en maillot de bain, tel qu'elle l'avait vu à la plage. Torse large, rotules grosses comme des bols à l'envers. Il n'y avait pas le moindre détail de sa personne qui, à y repenser, présentât un charme quelconque à ses yeux. C'était un être, désormais, avec lequel elle sentait qu'elle ne pouvait rien partager, or il était là en veste et cravate, il remuait ses lèvres gonflées, grattait une de ses oreilles au lobe charnu et, régulièrement, se servait avec sa fourchette dans l'assiette de Lila, juste pour goûter. Il n'avait plus grand-chose à voir avec le vendeur de salaisons qui l'avait séduite, avec le jeune homme ambitieux très sûr de lui mais aux bonnes manières, avec le mari de cette matinée à l'église. Il révélait des dents très blanches, une langue rouge dans le trou noir de sa bouche, quelque chose en lui et autour de lui s'était brisé. À cette table, dans le va-et-vient des serveurs, tout ce qui avait conduit Lila jusque-là, à Amalfi, lui sembla dénué de toute cohérence, de toute logique, et pourtant insupportablement réel. C'est pourquoi, alors même que le regard de l'être méconnaissable qu'elle avait devant elle s'éclairait à l'idée que la tempête était passée, que sa femme avait compris ses raisons, les avait acceptées, qu'il pouvait finalement lui parler de ses grands projets, Lila eut l'idée de dérober un couteau qui se trouvait sur la table pour le lui ficher dans la gorge lorsque, dans leur chambre, il essaierait de l'effleurer.

Pour finir, elle n'en fit rien. Dans ce restaurant, à

cette table, embrumée par le vin, son mariage tout entier, de la robe de mariée à l'alliance, lui apparut tellement vide de sens qu'il lui sembla que toute demande sexuelle de la part de Stefano ne pouvait que paraître insensée, surtout à ses yeux à lui. Dès lors, si dans un premier temps elle étudia le moyen d'emporter le couteau (elle le recouvrit de la serviette de table qu'elle avait ôtée de ses genoux, les porta tous deux à sa poitrine, se prépara à prendre son sac à main pour y faire tomber le couteau avant de remettre la serviette sur la table), ensuite elle y renonça. Les vis qui tenaient ensemble sa nouvelle condition d'épouse, le restaurant, Amalfi, lui semblaient tellement mal serrées qu'à la fin du repas la voix de Stefano ne lui parvenait plus, ses oreilles ne percevant plus qu'un brouhaha totalement indistinct de choses, d'êtres vivants et de pensées.

Sur le chemin du retour, il recommença à évoquer les bons côtés des Solara. Ils connaissaient, lui dit-il, des gens importants à la mairie, ils avaient leurs entrées à Stella e Corona, le parti monarchiste, et au MSI. Il aimait parler comme s'il comprenait vraiment quelque chose aux manèges des Solara, il prit le ton de l'homme expert et souligna : la politique c'est moche, mais c'est important pour gagner de l'argent. Les discussions qu'elle avait eues avec Pasquale longtemps auparavant revinrent à l'esprit de Lila, ainsi que ses échanges avec Stefano pendant leurs fiançailles, leur projet de se détacher entièrement de leurs parents et des abus, et des hypocrisies, et des cruautés du passé. Il disait oui, pensa-t-elle, il disait qu'il était d'accord, mais il ne m'écoutait pas. À qui est-ce que je

parlais ? Celui-là, devant moi, je ne le connais pas, je ne sais pas qui c'est.

Et pourtant, quand il lui prit la main et lui dit à l'oreille qu'il l'aimait, elle ne se rétracta pas. Peut-être projeta-t-elle de lui faire croire que tout était rentré dans l'ordre, qu'ils étaient vraiment deux époux en voyage de noces, afin de le blesser plus profondément lorsqu'elle lui dirait avec tout le dégoût qu'elle avait dans les tripes : aller au lit avec le porteur de l'hôtel ou avec toi – vous avez tous les deux les doigts jaunis par le tabac –, pour moi c'est tout aussi répugnant. Ou bien – et je pense que c'est le plus probable – elle était trop effrayée et tendait désormais à repousser le moment de réagir.

Dès qu'ils furent dans leur chambre il essaya de l'embrasser et elle se déroba. Sérieuse, elle ouvrit les valises, en sortit sa chemise de nuit, tendit son pyjama à son mari qui sourit, heureux de cette attention, avant de tenter à nouveau de l'attraper. Mais elle s'enferma dans la salle de bains.

Une fois seule, elle baigna longuement son visage pour chasser l'étourdissement causé par le vin, son impression d'un monde sans contours. Elle n'y parvint pas, eut au contraire l'impression que ses gestes manquaient de plus en plus de coordination. Que vais-je faire ? se demanda-t-elle. Rester enfermée ici toute la nuit ? Et ensuite ?

Elle regretta de ne pas avoir emporté le couteau : un instant elle crut même l'avoir pris, puis elle dut s'avouer qu'elle ne l'avait pas fait. Elle s'assit sur le rebord de la baignoire et, la comparant à celle de sa nouvelle maison, conclut avec surprise que la sienne était plus belle. Même ses serviettes de toilette étaient d'une qualité supérieure. La sienne, les siennes ? Mais à qui appartenaient, en réalité,

les serviettes, la baignoire, tout ça ? Elle était irritée à l'idée que la propriété de tous ces beaux objets neufs soit garantie par le patronyme de cet individu qui l'attendait derrière la porte. Les possessions des Carracci : même elle était une possession des Carracci. Stefano frappa à la porte.

« Qu'est-ce que tu fais ? Ça va ? »

Elle ne répondit pas.

Son mari attendit un peu et frappa à nouveau. Comme cela n'eut aucun effet, il secoua nerveusement la poignée et dit sur un ton faussement enjoué :

« Il faut que je défonce la porte ? »

Lila ne douta pas qu'il en aurait été capable, l'étranger qui l'attendait de l'autre côté était capable de tout. Moi aussi, pensa-t-elle, je suis capable de tout. Elle se déshabilla, se lava, endossa sa chemise de nuit en méprisant le soin qu'elle avait mis à la choisir, des mois plus tôt. Stefano – un simple nom qui ne coïncidait plus avec les habitudes et les affections d'il y avait quelques heures encore – était assis au bord du lit en pyjama et il bondit sur ses pieds dès qu'elle apparut :

« Tu en as mis du temps.

— Le temps qu'il fallait.

— Comme tu es belle.

— Je suis très fatiguée, je veux dormir.

— On dormira après.

— Non, maintenant. Toi de ton côté, moi du mien.

— D'accord, viens !

— Je parle sérieusement.

— Moi aussi. »

Stefano eut un petit rire et essaya de lui prendre la main. Elle se déroba, il s'assombrit :

« Qu'est-ce que tu as ? »

Lila hésita. Elle chercha l'expression juste et dit doucement :

« Je ne veux pas de toi. »

Stefano secoua la tête, incertain, comme si ces quelques mots avaient été prononcés dans une langue étrangère. Il murmura qu'il attendait ce moment depuis si longtemps, jour et nuit. S'il te plaît, lui dit-il, conciliant. Alors il eut un geste presque de découragement, indiqua son pantalon de pyjama bordeaux, murmura dans un sourire en coin : regarde ce qui m'arrive rien qu'à te voir. Sans le vouloir elle regarda, eut un élan de dégoût et détourna aussitôt les yeux.

Stefano comprit alors qu'elle allait s'enfermer à nouveau dans la salle de bains et, bondissant comme un animal, il l'attrapa par la taille, la souleva de terre et la jeta sur le lit. Que se passait-il ? À l'évidence, il refusait de comprendre. Au restaurant il avait cru qu'ils avaient fait la paix, il se demandait : pourquoi Lina se comporte-t-elle comme ça, maintenant, elle est trop gamine. Et en effet, c'est en riant qu'il arriva sur elle et tenta de l'apaiser :

« Tu vas voir, dit-il, c'est bien, il faut pas avoir peur. Je t'aime plus que ma mère et ma sœur. »

Mais rien à faire, elle se relevait déjà pour lui échapper. Comme c'est compliqué, de suivre cette fille : elle dit oui et c'est non, elle dit non et c'est oui. Stefano murmura : maintenant ça suffit, les caprices, et il la bloqua à nouveau, s'assit à califourchon sur elle et lui maintint les poignets sur le dessus-de-lit.

« T'as dit qu'on devait attendre et on a attendu, dit-il, même si rester près de toi sans te toucher ça

a été dur, j'ai souffert. Mais maintenant on est mariés, alors t'es gentille et tu t'inquiètes de rien. »

Il se baissa pour l'embrasser sur la bouche mais elle se déroba en tournant vivement la tête à droite et à gauche, en se débattant, en se tortillant, en répétant :

« Laisse-moi, je veux pas de toi, je veux pas de toi, je veux pas de toi. »

À ce moment-là, comme malgré sa volonté, la voix de Stefano haussa d'un ton :

« Là tu me casses les couilles, Lina ! »

Il répéta cette phrase deux ou trois fois, de plus en plus fort, comme pour bien assimiler un ordre qui lui venait de loin, de très loin, peut-être d'avant même sa naissance. Cet ordre, c'était : il faut faire l'homme, Stef. Soit tu la plies maintenant, soit tu ne la plieras jamais plus ; ton épouse doit apprendre tout de suite que c'est elle la femme et toi l'homme et que donc elle doit t'obéir. Et en l'entendant ainsi – tu me casses les couilles, tu me casses les couilles, tu me casses les couilles – et en le voyant, large et lourd au-dessus de son bassin étroit, le sexe en érection tendant l'étoffe de son pyjama comme le piquet d'une tente, Lila se souvint du jour où, des années auparavant, il avait voulu lui attraper la langue avec les doigts et la lui piquer avec une épingle parce qu'elle s'était permis d'humilier Alfonso lors des compétitions scolaires. Il n'a jamais été Stefano, eut-elle soudain l'impression de découvrir, il a toujours été le fils aîné de Don Achille. Et cette pensée, telle une résurgence, fit aussitôt apparaître sur le jeune visage de son mari des traits qui, jusque-là, avaient eu la prudence de rester cachés dans son sang, mais avaient toujours été là, attendant leur heure. Oh, certes, pour plaire au quartier,

pour lui plaire à elle, Stefano s'était efforcé d'être un autre : la courtoisie avait adouci ses traits, son regard s'était adapté à la gentillesse, sa voix s'était modelée sur les tons de la conciliation, ses doigts, ses mains, tout son corps avaient appris à retenir leur force. Mais à présent, les contours qu'il s'était imposés depuis très longtemps s'apprêtaient à céder et Lila fut saisie d'une terreur infantile, plus grande encore que lorsque nous étions descendues à la cave pour aller récupérer nos poupées. Don Achille ressuscitait de la fange de notre quartier en se nourrissant de la matière vivante de son fils. Le père était en train de crever la peau du fils, de modifier son regard, d'exploser hors de son corps. Et voilà, c'était lui : il déchira la chemise de Lila, dénuda ses seins, les lui serra avec férocité, se baissa pour mordiller ses mamelons. Et lorsqu'elle réprima son sentiment d'horreur, comme elle savait le faire depuis toujours, pour tenter de le repousser en lui tirant les cheveux, en cherchant le moyen de le mordre jusqu'au sang, il se recula, lui saisit les bras, les coinça sous ses grosses jambes repliées et lui dit avec mépris : tu fais quoi, reste tranquille, t'es qu'une brindille, si je veux je te casse en deux. Mais Lila ne se calma pas, elle recommença à mordre l'air, s'arc-bouta pour se libérer du poids de Stefano. Ce fut inutile. Maintenant il avait les mains libres et, penché sur elle, il lui donnait de petites gifles du bout des doigts et lui répétait, de plus en plus pressant : tu veux voir comme elle est grosse, hein, dis oui, dis oui, jusqu'à ce qu'il sorte de son pyjama son sexe trapu qui, tendu au-dessus d'elle, lui sembla une poupée sans bras ni jambes, congestionnée de vagissements muets, impatiente de se détacher de cette autre poupée plus grande

qui disait d'une voix rauque : tu vas la sentir, Lina, regarde comme elle est belle, y en a pas deux comme ça. Et comme elle continuait à se débattre, il la gifla à deux reprises, d'abord de la paume puis du revers de la main, y mettant une telle force qu'elle comprit que si elle résistait davantage il la tuerait à coup sûr – ou qu'en tout cas Don Achille la tuerait : il faisait peur à tout le quartier justement parce qu'on savait qu'il avait la force de lancer n'importe qui contre un mur ou un arbre –, alors elle se vida de toute rébellion, s'abandonnant à une terreur sans voix, tandis qu'il reculait, lui ôtait sa chemise de nuit, lui murmurait à l'oreille : tu te rends pas compte combien je t'aime, mais tu vas le comprendre, et dès demain c'est toi qui me demanderas de t'aimer comme maintenant et plus encore, et même tu me supplieras à genoux et moi je te dirai d'accord, mais seulement si tu m'obéis, et tu m'obéiras.

Quand, après quelques tentatives maladroitement, il déchira sa chair avec une brutalité enthousiaste, Lila était absente. La nuit, la chambre, le lit, ses baisers, ses mains sur son corps, ses propres sensations, tout était absorbé par un seul sentiment : elle haïssait Stefano Carracci, elle haïssait sa force, elle haïssait son poids sur elle, elle haïssait son prénom et son nom.

8

Ils furent de retour dans le quartier quatre jours plus tard. Le soir même, Stefano invita dans leur

nouvel appartement ses beaux-parents et son beau-frère. D'un air plus humble que d'ordinaire, il demanda à Fernando de raconter à Lila comment cela s'était passé avec Silvio Solara. En un phrasé haché plein de contrariété, Fernando confirma à sa fille la version de Stefano. Aussitôt après, Carracci demanda à Rino de dire pourquoi, d'un commun accord mais dans une profonde douleur, ils avaient finalement décidé de donner à Marcello les chaussures qu'il exigeait. Rino, sur le ton de l'homme qui en sait long, pontifia : il y a des situations où on n'a pas le choix, puis il expliqua que Pasquale, Antonio et Enzo s'étaient fourrés dans de sales draps quand ils avaient passé à tabac les frères Solara et avaient détruit leur voiture.

« Tu sais qui a risqué le plus gros ? » demanda-t-il en se penchant vers sa sœur et en élevant progressivement la voix. « Eux, tes copains, tes chevaliers servants. Marcello les a reconnus et il est convaincu que c'est toi qui les as envoyés. Comment est-ce qu'on devait réagir, Stefano et moi ? Tu voulais que ces trois crétins prennent le triple des coups qu'ils avaient donnés ? Tu voulais leur perte ? Et pourquoi, à la fin ? Pour une paire de chaussures pointure 43 que ton mari ne peut pas mettre parce qu'elles sont trop serrées, et qui prennent l'eau dès qu'il pleut ? Nous avons rétabli la paix et ces chaussures, vu que Marcello y tenait tant, on a fini par les lui donner. »

Des mots : avec des mots on fait et on défait comme on veut. Lila avait toujours été très forte avec les mots mais, contre toute attente, en cette occasion elle n'ouvrit pas la bouche. Soulagé, Rino lui rappela d'un ton mauvais que c'était elle, depuis qu'elle était petite, qui le harcelait en disant qu'ils

devaient devenir riches. Alors, conclut-il en riant, laissez-nous devenir riches sans nous compliquer la vie, elle est déjà assez compliquée comme ça.

À ce moment-là – une surprise pour la maîtresse de maison, mais certainement pas pour les autres – on sonna à la porte : c'étaient Pinuccia, Alfonso et leur mère, Maria, avec une boîte pleine à craquer de pâtisseries tout juste confectionnées par Spagnuolo lui-même, le pâtissier des Solara.

Sur le coup, cela n'eut l'air que d'une initiative pour fêter les mariés revenant de leur voyage de noces, d'autant que Stefano fit circuler les photos du mariage qu'il venait d'aller chercher chez le photographe (pour le film, précisa-t-il, il fallait un peu plus de temps). Mais on comprit bientôt que le mariage de Stefano et Lila était déjà de l'histoire ancienne, les gâteaux servaient à fêter un nouveau bonheur : les fiançailles de Rino et Pinuccia. Toutes les tensions furent mises de côté. Rino quitta le ton violent qu'il avait utilisé quelques minutes plus tôt pour adopter de tendres modulations dialectales, glisser des sous-entendus amoureux, lancer l'idée de faire dans la belle maison de sa sœur, là, tout de suite, sa fête de fiançailles. Puis, avec des gestes théâtraux, il sortit de sa poche un petit paquet : une fois déballé, le paquet dévoila un écrin sombre et bombé, et l'écrin, une fois ouvert, révéla une bague ornée de brillants.

Lila remarqua qu'elle n'était guère différente de celle qu'elle portait elle-même au doigt avec son alliance et se demanda où son frère avait trouvé l'argent. Embrassades, accolades. On parla beaucoup de l'avenir. On émit des hypothèses sur qui s'occuperait du magasin de chaussures Cerullo sur la Piazza dei Martiri, quand les Solara l'ouvriraient

à l'automne. Rino suggéra que Pinuccia pourrait le diriger, seule ou avec Gigliola Spagnuolo, qui s'était officiellement fiancée avec Michele et avait donc de nouvelles prétentions. La réunion familiale se fit plus joyeuse et remplie d'espoirs.

Lila resta presque toujours debout, s'asseoir lui faisait trop mal. Personne, pas même sa mère qui n'ouvrit pas la bouche de toute la réunion, n'eut l'air de remarquer qu'elle avait l'œil droit noir et gonflé, la lèvre inférieure ouverte et des bleus sur les bras.

9

Elle était encore dans cet état lorsque, là dans l'escalier qui menait chez sa belle-mère, je lui enlevai ses lunettes et écartai son foulard. La peau autour de son œil était d'une couleur jaunâtre et sa lèvre inférieure n'était qu'une tache violette parcourue de stries rouge vif.

À sa famille et à ses amis, elle avait dit qu'elle était tombée sur des rochers à Amalfi par une belle matinée de soleil, lorsque son mari et elle étaient allés en barque jusqu'à une plage au pied d'une falaise jaune. Pendant le repas de fiançailles de son frère et de Pinuccia, elle avait eu recours, en racontant ce mensonge, à un ton ironique, et tous l'avaient crue de manière tout aussi ironique, surtout les femmes, qui savaient depuis toujours ce qu'il fallait dire quand les hommes qui les aimaient et qu'elles aimaient les cognaient dur. Qui plus est, il n'y avait pas une seule personne dans le quartier, surtout de sexe féminin, pour ne pas penser qu'elle

avait besoin depuis longtemps d'une bonne correction. Ces coups n'avaient donc provoqué aucun scandale, au contraire la sympathie et le respect envers Stefano n'avaient fait que croître : en voilà un qui savait se conduire en homme.

Moi, en revanche, quand je la vis ainsi réduite, ma gorge se serra, je la pris dans mes bras. Quand elle expliqua qu'elle n'était pas venue me chercher parce qu'elle ne voulait pas que je la voie dans cet état, j'en eus les larmes aux yeux. Le récit de sa lune de miel, comme on disait dans les romans-photos, quoique dépouillé, presque glacial, me remplit de colère et de peine. Et pourtant, je dois l'avouer, j'en éprouvai aussi un subtil plaisir. Je fus contente de découvrir que Lila, à présent, avait besoin d'aide, peut-être de protection, et je fus émue qu'elle admette sa fragilité non par rapport au quartier mais par rapport à moi. Je sentis que, de manière inespérée, la distance entre nous s'était à nouveau raccourcie, et je fus tentée de lui annoncer aussitôt que j'avais décidé d'arrêter mes études, qu'étudier était inutile, que je n'en avais pas les capacités. Il me sembla que cette nouvelle la reconforterait.

Mais sa belle-mère apparut au-dessus de la rambarde du dernier étage et l'appela. En quelques phrases hâtives, Lila acheva son récit et conclut que Stefano l'avait embobinée, qu'il était comme son père.

« Tu te rappelles qu'au lieu des poupées Don Achille nous avait donné de l'argent ? me demanda-t-elle.

— Oui.

— Nous n'aurions pas dû l'accepter.

— Nous nous sommes acheté *Les Quatre Filles du docteur March*.

— Nous avons mal fait : à partir de ce moment-là, j'ai toujours tout fait de travers. »

Elle n'était pas agitée, elle était triste. Elle remit ses lunettes, renoua son foulard. Je fus heureuse de ce *nous* (*nous* n'aurions pas dû l'accepter, *nous* avons mal fait), mais son brusque passage au *je* me déplut : j'ai toujours tout fait de travers. *Nous*, aurais-je voulu dire pour la corriger, *toujours nous*, mais je ne le fis pas. J'eus l'impression qu'elle essayait de prendre acte de sa nouvelle condition et qu'elle avait besoin de comprendre au plus vite à quoi elle pouvait s'accrocher pour y faire face. Avant de monter l'escalier, elle me demanda :

« Tu veux venir travailler chez moi ?

— Quand ?

— Cet après-midi, demain, tous les jours !

— Ça va énerver Stefano.

— C'est peut-être lui le patron, mais moi je suis la femme du patron.

— Je ne sais pas, Lila.

— Tu auras une pièce pour toi, tu pourras t'y enfermer.

— Ça servira à quoi ? »

Elle haussa les épaules :

« À savoir que tu es là. »

Je ne lui répondis ni oui ni non. Je m'en allai vagabonder à travers la ville, comme d'habitude. Lila était convaincue que je n'abandonnerais jamais mes études. Elle m'avait assigné cette image de l'amie boutonneuse à lunettes toujours plongée dans ses livres, excellente à l'école, et elle ne pouvait pas même imaginer que je puisse changer. Mais moi, je voulais sortir de ce rôle. J'avais l'impression d'avoir pris la mesure, grâce à l'humiliation de l'article non publié, de mon insuf-

fisance. Nino, bien qu'il soit né et ait grandi dans le périmètre misérable du quartier, comme Lila et moi, savait utiliser ses connaissances avec intelligence, moi pas. Alors ça suffisait, les illusions, ça suffisait, tout ce travail. Il fallait accepter le sort comme l'avaient fait depuis longtemps Carmela, Ada, Gigliola et, à sa manière, Lila elle-même. Je ne me rendis pas chez elle, ni cet après-midi-là ni les jours suivants, et je continuai à sécher les cours tout en me rongant les sangs.

Un matin, je ne m'éloignai guère du lycée, je me promenai dans la Via Veterinaria, derrière le Jardin botanique. Je pensais aux discussions que j'avais eues récemment avec Antonio : il espérait éviter le service militaire en tant que fils de veuve et unique soutien de famille ; il voulait demander une augmentation au patron de son garage et mettre de l'argent de côté pour devenir gérant d'une pompe à essence le long du boulevard : on se marierait, je l'aiderais à la station-service. Le choix d'une vie simple que ma mère approuverait. Je ne peux pas toujours faire plaisir à Lila, me dis-je. Mais comme j'avais du mal à chasser de ma tête les ambitions que les études y avaient fait naître. À l'heure de la fin des cours, je m'approchai presque sans le vouloir du lycée et me mis à tourner alentour. J'avais peur d'être surprise par mes professeurs et, en même temps, je m'aperçus que je désirais justement qu'ils me surprennent. Je voulais être marquée de manière irrémédiable comme une élève qui n'était plus un modèle ; ou être reprise par le rythme scolaire, me plier à l'obligation de recommencer.

Les premiers groupes d'élèves apparurent. J'entendis qu'on m'appelait : c'était Alfonso. Il attendait Marisa mais elle tardait.

« Vous vous êtes mis ensemble ? demandai-je d'un ton moqueur.

— Mais non, c'est elle qui me court après.

— menteur.

— C'est toi, la menteuse, tu m'as fait croire que tu étais malade mais te voilà et tu es en pleine forme. Galiani demande toujours de tes nouvelles, je lui ai dit que tu avais une forte fièvre.

— C'est la vérité.

— Ben tiens, ça se voit. »

Il portait sous le bras ses livres serrés par un élastique, son visage était défait par la tension des heures de cours. Malgré son air délicat, Alfonso cachait-il aussi en son cœur Don Achille, son père ? Était-il possible que les parents ne meurent jamais, que chaque enfant les couve en soi inéluctablement ? Ma mère surgirait-elle donc vraiment un jour en moi, sa démarche boiteuse, avec la fatalité d'un destin ?

Je lui demandai :

« Tu as vu ce que ton frère a fait à Lina ? »

Alfonso se décontenança :

« Oui.

— Et toi tu lui dis rien ?

— Il faut voir aussi ce que Lina lui a fait.

— Tu serais capable de te comporter comme ça avec Marisa ? »

Il eut un petit rire timide :

« Non.

— Tu en es sûr ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je te connais, toi, parce qu'on parle, parce qu'on va au lycée ensemble. »

Sur le coup je ne compris pas : qu'est-ce que ça

voulait dire, je te connais, qu'est-ce que ça voulait dire, on parle et on va au lycée ensemble ? J'aperçus Marisa au bout de la rue, elle courait car elle était en retard.

« Ta petite amie arrive », dis-je.

Sans se retourner il haussa les épaules et grommela :

« Reviens en cours, s'il te plaît.

— Je ne vais pas bien », répétais-je avant de m'éloigner.

Je ne voulais pas même échanger un bonjour avec la sœur de Nino, tout ce qui me faisait penser à lui me remplissait d'angoisse. En revanche, les paroles brumeuses d'Alfonso me firent du bien et, en chemin, je les tournai et retournai dans ma tête. Il avait dit qu'il n'imposerait jamais son autorité à une éventuelle épouse à coups de torgnoles parce qu'il me connaissait, parce que nous discutons, parce que nous étions assis à la même table. Il s'était exprimé avec une sincérité désarmante, sans crainte de m'attribuer, bien que de manière confuse, la capacité de l'influencer, lui, un garçon, et de modifier ses comportements. Je lui fus reconnaissante de ce message nébuleux qui me consola et déclencha en moi un processus de réflexion. Il en faut peu pour qu'une conviction déjà fragile faiblisse et finisse par céder. Le lendemain, je falsifiai la signature de ma mère et retournai au lycée. Le soir aux étangs, serrée contre Antonio pour échapper au froid, je lui promis : je termine l'année scolaire et on se marie.

Mais j'eus du mal à rattraper le temps perdu, surtout dans les matières scientifiques, et je m'efforçai d'espacer mes rencontres avec Antonio pour pouvoir me concentrer sur mes livres. Quand je sautais un rendez-vous parce qu'il fallait que je travaille, il s'assombrissait et me demandait, alarmé :

« Y a quelque chose qui va pas ? »

— J'ai beaucoup de devoirs.

— Comment ça se fait que, tout à coup, tu as plus de devoirs ?

— J'en ai toujours eu beaucoup.

— Mais dernièrement, t'en avais jamais.

— C'était un hasard.

— Qu'est-ce que tu me caches, Lenù ?

— Rien.

— Tu m'aimes toujours ? »

Je le rassurais, toutefois le temps passait à vive allure et je rentrais chez moi énervée contre moi-même parce que j'avais encore énormément de travail.

Antonio avait toujours la même idée fixe : le fils de Sarratore. Il avait peur que je lui parle, et même simplement que je le voie. Naturellement, pour ne pas le faire souffrir, je lui cachais que je tombais sur Nino à l'entrée, à la sortie, dans les couloirs. Il ne se passait rien de spécial, tout au plus un salut de la main avant de passer notre chemin : j'aurais pu en parler sans problème à mon petit ami s'il avait été une personne raisonnable. Mais Antonio n'était pas raisonnable, et en réalité je ne l'étais pas non plus. Même si Nino gardait ses distances, il me suffisait de l'apercevoir pour avoir la tête dans les nuages pendant les

cours. Sa présence quelques salles plus loin, réel, vivant, plus cultivé que les professeurs, et courageux, et désobéissant, vidait de leur sens les discours de mes enseignants, les lignes des livres, mes projets de mariage, la pompe à essence sur le boulevard.

Je n'arrivais pas non plus à étudier à la maison. À mes pensées confuses sur Antonio, sur Nino, sur l'avenir, s'ajoutait la neurasthénie de ma mère qui me hurlait de faire ceci ou cela, s'ajoutaient mes frères et sœur qui venaient en procession me montrer leurs devoirs. Ces perturbations permanentes n'avaient rien de nouveau, j'avais toujours travaillé au milieu du désordre. Mais l'ancienne détermination qui me permettait de donner le meilleur de moi-même dans ces conditions paraissait désormais épuisée, je ne parvenais plus ou ne voulais plus concilier mes études avec les exigences de tout un chacun. Je laissais donc filer l'après-midi en aidant ma mère, en m'occupant des exercices de mes frères et sœur, en travaillant peu, voire pas du tout, pour moi-même. Et si autrefois je sacrifiais mon sommeil aux livres, à présent, comme je continuais à me sentir exténuée et que dormir m'apparaissait comme une trêve, le soir venu je laissais tomber mes devoirs et allais me coucher.

C'est ainsi que je commençai à me présenter en classe non seulement peu concentrée mais aussi mal préparée, je vivais dans l'angoisse d'être interrogée par mes professeurs. Ce qui ne tarda pas à se produire. Une fois, dans la même journée, j'eus un deux sur dix en chimie, un quatre en histoire de l'art, un trois en philosophie : j'étais dans un tel état de fragilité nerveuse que, juste après cette dernière mauvaise note, j'éclatai en sanglots devant toute la classe. Ce fut un moment terrible,

j'éprouvai l'horreur et la jouissance de me perdre, l'effroi et la fierté de dérailler.

À la sortie des cours, Alfonso me dit que sa belle-sœur insistait pour que j'aille la voir. Vas-y, m'encouragea-t-il, inquiet, là-bas tu travailleras sûrement mieux que chez toi. L'après-midi même, je me décidai et pris le chemin du nouveau quartier. Mais je n'allai pas chez Lila pour trouver une solution à mes problèmes scolaires, pour moi il était évident que nous allions passer tout notre temps à discuter et que ma condition d'ex-lycéenne modèle ne ferait que se détériorer davantage. Je me dis plutôt : mieux vaut dérailler en bavardant avec Lila qu'au milieu des hurlements de ma mère, des sollicitations incessantes de mes frères et sœur, de mes divagations sur le fils Sarratore, des récriminations d'Antonio ; au moins j'apprendrais quelque chose sur la vie conjugale qui – je le tenais désormais pour acquis – serait bientôt mon lot.

Lila m'accueillit avec un plaisir évident. Son œil avait dégonflé, sa lèvre guérissait. Elle se déplaçait dans son appartement bien habillée, bien coiffée, du rouge sur les lèvres, comme si cette maison lui était étrangère et qu'elle s'y sentait elle-même de passage. Les cadeaux de mariage étaient encore entassés dans l'entrée, les pièces avaient une odeur de chaux et de peinture fraîche mêlée à celle, vaguement alcoolisée, qui émanait des meubles flambant neufs de la salle à manger, la table, le buffet au miroir encadré d'un feuillage en bois sombre, l'argentier plein d'assiettes, de verres, d'argenterie et de bouteilles remplies de liqueurs colorées.

Lila prépara le café : c'était drôle de s'asseoir avec elle dans cette grande cuisine et de jouer les grandes dames comme nous le faisons, enfants,

Elena Ferrante

Le nouveau nom

L'amie prodigieuse II

Traduit de l'italien par Elsa Damien

avec la collaboration de Christophe Mileschi

« Si rien ne pouvait nous sauver, ni l'argent, ni le corps d'un homme, ni même les études, autant tout détruire immédiatement. »

Le soir de son mariage, Lila, seize ans, comprend que son mari Stefano l'a trahie en s'associant aux frères Solara, les camorristes qu'elle déteste. De son côté, Elena, la narratrice, poursuit ses études au lycée. Quand l'été arrive, les deux amies partent pour Ischia. L'air de la mer doit aider Lila à prendre des forces afin de donner un fils à Stefano.

L'amie prodigieuse, Le nouveau nom et Celle qui fuit et celle qui reste sont les trois premiers tomes de la saga d'Elena Ferrante, qui se conclut avec *L'enfant perdue*.

Elena Ferrante

Le nouveau nom
L'amie prodigieuse II



Le nouveau nom. L'amie prodigieuse II Elena Ferrante

Couverture : D'après photo © Nina Leen /
The Life Picture Collection / Getty Images.

Cette édition électronique du livre
Le nouveau nom. L'amie prodigieuse II d'Elena Ferrante
a été réalisée le 09 juin 2023
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072693144 - Numéro d'édition : 541231).

Code produit : N84957 – ISBN : 9782072693168
Numéro d'édition : 307224.